

LA LIBERTÉ

ORGANE OUVRIER, PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

ABONNEMENTS-VILLE:
Trois mois \$ 0.60
CASILLA CORREO 759

Communications, Correspondance et Abonnements:
CASILLA CORREO N° 759

ABONNEMENTS-PROVINCE:
Trois mois \$ 0.60
CASILLA CORREO 759

BUENOS AIRES, 20 Mai 1894.

Grotesques !

Les travailleurs qui conserveraient encore des illusions sur la valeur morale des pantins que leur naïveté envoie siéger dans ces bouges que l'on nomme Parlements, n'ont qu'à jeter un rapide coup d'œil sur les dépêches récemment arrivées de France. Ils auront ainsi le loisir de se rendre compte du degré de sincérité et de bonne foi de ces bons-hommes dévorés d'ambition qui, sous le masque de socialistes et à l'aide de mirifiques promesses, ont su capter leur confiance.

Aux dernières élections législatives, une soixantaine de candidats ouvriers passèrent. Ils furent élus précisément à cause de leur profession de foi révolutionnaire, ce qui démontre bien clairement l'état d'esprit des populations ouvrières.

On est fatigué, en France, du piétinement sur place. On veut un changement, n'importe quoi, qui fit briller une lueur d'espoir dans la nuit noire du prolétariat.

Ceux-là paraissaient décidés à aller de l'avant, parlaient de résistance au capital, déclaraient la guerre aux exploiters, voulaient anéantir les institutions bourgeoises et manger la bourgeoisie. Leurs discours étaient tellement beaux, enfin, que les dupés furent nombreux. On envoya donc à la Chambre ces hommes qui parlaient si bien.

Sur ces entrefaites, une grève éclate dans l'Est de la France, à Saint-Nazaire, aux aciéries de Trignac. Ceint de son

écharpe, le brave Toussaint y court, organise une réunion, se démène, engage les ouvriers à rester calmes, mais à ne pas céder. La nouvelle, transmise à Paris, arrive à la connaissance du gouvernement, qui demande à poursuivre cet « agitateur » pour entraves apportées au libre exercice du travail.

Là-dessus, protestations indignées du poursuivi. Lui, Toussaint, fomenteur des troubles ! allons donc ! on ne le connaissait pas. Conseiller pacifique, tout à fait pacifique des ouvriers, son attachement à la République ne datait pas d'hier ! Peine perdue, la consigne est de poursuivre. Grand émoi parmi toute la bande. Ah ! on déclare la guerre au Socialisme (!!!)... ; vlan, un manifeste ! Ah ! Périer autorise les poursuites ! Tombons Périer et son ministère !

Est-ce assez écœurant, grotesque ! Et dire qu'il y a encore des gens assez... simples pour prendre ces paillasses-là au sérieux !

Mais il y a plus fort que cela.

Nous voulons parler de cet autre « socialiste », Gustave Chiseret, qui, à ses fonctions de député, cumule celles de mouchard au service des autorités françaises.

Ce triste individu vient de signaler au ministère de la guerre l'embauchage d'ouvriers italiens aux fortifications de la ville de Toulon ! C'est ainsi que ces soit-disant internationaux comprennent l'internationalisme !

Couards, lâches et canailles, ils ne savent pas être autre chose. Nous nous demandons ce qu'il faut encore pour que les masses s'en aperçoivent.

MOUVEMENT SOCIAL

Les gouvernants espagnols, n'osant mettre à exécution la sentence rendue par le conseil de guerre contre six de nos camarades, les font torturer et assassiner par la chiourme préposée à leur garde.

C'est ainsi que notre malheureux camarade Salvador est devenu fou sous le raffinement de cruautés dont lui et ses compagnons sont l'objet depuis leur arrestation. Barras a été trouvé mort dans sa cellule : son corps n'était plus qu'une plaie.

La vengeance, s'est écrié Pallas devant le peloton d'exécution, sera terrible. Devant les scènes d'horreurs dont sont témoins les souterrains du château de Montjuich on ne peut s'empêcher de se demander de quelles sanglantes représailles payera la bourgeoisie espagnole les supplices de nos amis.

Un Congrès des mineurs vient de se s'ouvrir à Berlin.

Il est composé de 100 délégués de toutes les nations.

Quoique les télégrammes soient muets sur les sujets à débattre, il est plus que probable que la grève en est le principal. En effet, les ouvriers de presque toutes les régions houillères de l'Europe et d'Amérique ont suspendu le travail ; de là, nécessité d'une entente entre les mineurs. Si les hommes qui ont pris l'initiative de ce Congrès sont à la hauteur de la situation, s'ils sont désintéressés et ont réellement en vue la défense des intérêts de ceux qu'ils représentent, s'ils comprennent que la lutte doit s'engager décisive contre le capital, ils peuvent faire de belles choses.

Mais si, malheureusement, ils ne voient dans leurs mandats de délégués que la satisfaction d'une ambition mesquine, qu'un moyen d'arriver, leurs résolutions ne pourront être que compromis ou pactes honteux avec les exploiters, et le Congrès international des mineurs actuel n'aura rien à envier au dernier Congrès ouvrier international

de les surveiller et donner avis quand elles se trouvaient libres de tout obstacle. Pour cela on devait placer des sentinelles à quatre points différents. Une cinquième devait recevoir leurs avis et me communiquer le moment opportun par un signal définitif. Ce signal consistait à lancer dans les airs un petit ballon rouge à un endroit déterminé.

Au jour marqué je fus à la promenade plein d'espérances et d'inquiétudes. Le regard sans cesse tourné du côté du mur par où devait apparaître le ballon, j'attendais anxieusement sa venue.

L'heure qui m'était accordée pour ma promenade quotidienne était presque achevée et rien ne se montrait. L'heure s'écoula et avec ses dernières secondes s'en allèrent mes dernières espérances. Avec l'imagination exaltée qui est propre à tout prisonnier, je me perdais en conjectures plus noires les unes que les autres.

J'étais persuadé que tout était irrémédiablement perdu.

Il n'en était pourtant rien.

Par une bizarre coïncidence, mes amis n'avaient pu trouver un seul ballon rouge dans tout Gostini. Devoré dans aucun magasin de quincailleries et bijouteries qu'ils avaient parcouru durant toute la matinée. Il n'y avait que des ballons blancs ou bleus dont mes amis ne voulaient pas et cela avec raison. Dans les questions de signaux on ne doit jamais faire le plus petit changement, pour si insignifiant qu'il soit.

Ils achetèrent alors une petite vessie en caoutchouc de couleur rouge qu'ils remplirent de gaz. Mais l'opération réussit si mal, qu'au moment de s'en servir le ballon s'éleva seulement à quelques mètres et retomba à terre. Furieux, le camarade chargé du lancement tenta de lui faire franchir le mur en le projetant avec la main, mais il obtint encore moins de succès.

Voilà la circonstance à laquelle je devais tant de mauvaises heures. Je lui dus aussi mon salut, car exactement à l'instant où devait s'élever le ballon, entré dans une rue où nulle sentinelle n'avait été placée, une charrette de bois qui nous eût forcément arrêté dans la fuite et tout était perdu.

Un intervalle de quelques jours s'écoula pour nous permettre de nous entendre à nouveau et d'apporter les modifications nécessaires à notre plan qui se trouva, finalement, complètement altéré dans sa forme.

Un des nôtres loua une chambre au troisième étage d'une maison voisine de l'hôpital. De sa fenêtre il pouvait apercevoir non seulement les cinq amis qui faisaient le guet, mais sa vue arrivait également jusque dans la cour où je me promenais. Le signal devait m'être donné au moyen d'un violon dont mon ami jouerait chaque fois que l'occasion serait propice et cesser aussitôt dans le cas contraire.

Un des grands avantages de ce projet était de pouvoir m'aviser continuellement des moments favorables et de me faciliter ainsi le choix du moment qui me conviendrait le mieux.

Le premier jour, quand déjà tout était prêt, ce fut moi qui, à mon tour, fit passer à mes amis quelques déceptions amères.

Ma maladie s'aggrava, et je me sentis

si faible que je n'osais pas me risquer. Pour cela même, je ne descendis pas à la promenade habituelle et ils pensèrent que les gardes, dont la défiance s'était sans doute éveillée, ne me laissaient plus descendre dans la cour.

Deux jours après, me sentant mieux, je résolus de profiter de cette amélioration.

Je disposais tout, les pantoufles, le vêtement d'infirmerie, qui demandait à être décousu en certains endroits pour pouvoir l'enlever plus vite, je mis tout en ordre.

Je fus à la promenade.

En arrivant dans la cour j'entendis mon ami qui joue de son violon. Pendant cinq minutes les sons m'arrivèrent, mais je ne voulus pas profiter de l'occasion, parce qu'au commencement il y a toujours plus de vigilance de la part de la sentinelle.

Mais le violon cessa de se faire entendre; un instant après une charge de bois entra dans la cour. Aussitôt que le véhicule eût franchi la porte, la musique recommença.

Cette fois, il fallait se mettre à l'œuvre. Je regardais la sentinelle: elle parcourait son chemin habituel à cinq pas de distance entre moi et la porte. Je vis son fusil, que je savais chargé. Ferait-il feu? Il était probable que non, parce que, étant à si courte distance de lui, il préférerait me saisir. Ce que je craignais le plus, était sa bayonnette si, dans ma course, les forces venaient à me manquer.

Mais mes calculs étaient faits. Si je ne fuyais pas j'avais la certitude que la mort m'attendait: «Ou maintenant ou jamais!» me dis-je; je saisis mon vêtement... Un!...

Sur ce, le violon cessa de se faire entendre... Je me sentis fatigué comme si je venais de soulever un poids énorme.

Au bout d'une minute la musique reprit; une patrouille venait de passer. À peine la sentinelle arriva-t-elle à l'extrémité de son chemin que, sans perdre une seconde, j'exécutais les trois mouvements que j'avais fort bien étudiés; je jette l'habit et me précipite. La sentinelle, hurlant, court sur moi au lieu d'aller droit à la porte, parcourant de cette façon les deux côtés du triangle comme je l'avais prévu; malgré cela, ma débilité était telle, que ceux qui virent de haut notre course désespérée, me dirent que je n'avais pas plus de trois pas d'avance sur le soldat.

Arrivé à la porte je vis une voiture, mais un moment je doutais que ce fût la notre, ne reconnaissant pas mon ami en costume d'officier, occupé à regarder attentivement la rue. Pour le faire retourner je frappais des mains, à la grande surprise de mes amis qui observaient cette scène qui prit cet acte pour un présage de bon augure.

À ce bruit l'officier se retourna, je le reconnus et, plus vite qu'on ne saurait le dire, je me trouvais dans la voiture qui fila comme un éclair, pendant que je me voyais envelopper d'un uniforme militaire que mon ami avait préparé.

À l'hôpital, je le sus depuis, la confusion avait été grande. L'officier du poste, les soldats accoururent aux cris de la sentinelle qui, la tête perdue, s'arrachait les cheveux et criait:

— Je suis perdu! Je suis perdu! Arrêtez-le, courez, rattrapez-le!

Un de mes amis, celui qui jouait du violon, descendit dans la rue et s'approchant de l'officier commença par se montrer très affecté de le voir dans cet état, puis il lui demanda: Que s'est-il passé? Qui s'est enu? Comment? Par où? etc., et celui-ci, consterné, se met à lui répondre, perdant ainsi un temps précieux.

Une vieille, qui se trouvait là, donna un conseil terrible:

— Que faites-vous là? dit-elle. Après leur course ils doivent inévitablement s'arrêter à Newsky. Prenez les chevaux de ces voitures, et allez à leur rencontre. Il n'y a rien de plus simple!

Nous n'avions, en effet, pas d'autre chemin à suivre. Heureusement, le conseil de l'experte mégère ne fut pas suivi, et je me trouvais bientôt en sûreté, loin des atteintes de l'autorité russe.

On nous annonce l'apparition, pour le 27 de ce mois, d'un nouvel organe de propagande anarchiste, la *Questione sociale*. Comme son nom l'indique, il sera rédigé en italien et paraîtra, en forme de Revue mensuelle de 32 pages. Cette Revue se consacrera spécialement à l'étude des questions sociales et donnera un compte rendu détaillé du mouvement ouvrier international. L'abonnement, trimestriel, est fixé à 1 \$ pour la République Argentine et à 1.20 \$ pour l'extérieur, payable d'avance.

Adresser lettres et abonnements à F. Serantoni, rue Piedad 2095, Buenos Aires.

PETITE CORRESPONDANCE

S., à Balcarce. — Hemos remitido su envío à la «Iticossa».

Nous avisons les personnes qui désireraient avoir la collection complète de LA LIBERTÉ parue dans le commencement de l'année 1893, que nous la tenons en vente au prix de \$ 2.50.

Faire directement les demandes par la poste: Casilla del correo 759.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR LA PROPAGANDE

P. J., 1—M., 1—B., 1—D., 1—P., 2—D., 0.50—Un exploitateur en miniature, 1—A. D., 0.10—Nada, 0.70—Un compañero, 0.50.—Total: 17.80 \$.

À ce jour: 215.80 \$.

LA LIBERTÉ

se trouve en vente aux kiosques des places Victoria, Monserrat, Lorrea, Libertad, Lavalle, Viamonte, Constitución et Once de Setiembre, ainsi qu'à la librairie de la rue Esmeralda 673. Le demander également aux crieurs.